



HAL
open science

Du déracinement à la quête de soi

Cécile Brochard

► **To cite this version:**

Cécile Brochard. Du déracinement à la quête de soi. *Roman 20-50 : Revue d'étude du roman du XXe siècle*, 2016, 62 (2), pp.147-157. 10.3917/r2050.062.0147 . hal-03822458

HAL Id: hal-03822458

<https://hal.science/hal-03822458v1>

Submitted on 18 Jun 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Du déracinement à la quête de soi :
territoires identitaires dans la littérature autochtone nord-américaine et
australienne aborigène contemporaine (*Ceremony* de Leslie Marmon
Silko et *Carpentaria* d'Alexis Wright)

Je me demande si la terre a quelque chose à dire.
Je me demande si le sol écoute ce qui se dit.
Discours de Young Chief, Cayuses, 1855¹.

L'histoire américaine et l'histoire australienne sont profondément marquées par la colonisation européenne des terres autochtones et aborigènes, expérience tragique dont choisit de témoigner la littérature contemporaine attachée à penser les conséquences identitaires² de la spoliation territoriale. Des siècles après le début de la colonisation des terres américaines et australes, les romans de Leslie Marmon Silko et Alexis Wright³ placent le vol et l'exploitation de la terre au centre du récit, dénoncent le racisme et la violence des Blancs et mettent en scène des espaces clivés dans lesquels règnent des visions du monde irréconciliables. À travers la quête de leurs personnages principaux, *Ceremony* (1977) et *Carpentaria* (2006)⁴ interrogent le lien profond entre déracinement et recherche identitaire. Les héros de ces romans contemporains témoignent tous d'un rapport à la terre inscrit aussi bien dans l'Histoire présente, fruit des dépossessions et des viols symboliques, que dans un héritage du passé empreint de mythes. C'est à travers leurs errances, leurs voyages et leurs accidents que les romans dessinent les contours de cette géographie mythique qui semble la seule à même de réconcilier les êtres avec le monde qui les entoure. Ce sont précisément ces mises en récit du déracinement que nous souhaitons explorer, afin de mieux cerner l'actualité des enjeux territoriaux dans la culture des peuples natifs d'Amérique et d'Australie.

¹ Cité dans *Pieds nus sur la terre sacrée* [1974, pour la traduction française], textes rassemblés par T. C. McLuhan, photographies de Edward S. Curtis, Paris, Éditions Denoël, 2012, p. 16.

² Plus encore lorsqu'elle est appliquée à un peuple, une communauté ou une nation, la notion d'identité s'avère problématique, notamment puisqu'elle participe bien souvent d'un raccourci politique visant à figer les contours d'une personne ou d'un groupe. Faute de mieux, nous l'employons ici pour tenter de désigner cette conscience d'éléments plus ou moins persistants au sein d'un ou de plusieurs êtres, résultat d'un héritage familial, social, historique et des contingences du présent, entre autre. Dans cette perspective, il va de soi que l'identité est mouvante, instable, difficilement circonscrite et de fait, impossible à définir, mais néanmoins existante, comme ce qui vise à caractériser un être ou un groupe afin de mieux les comprendre sans pour autant les réduire.

³ Fille du photographe Lee Marmon, romancière et poète de culture pueblo laguna, Leslie Marmon Silko appartient à cette vague de renouveau de la littérature autochtone que le critique américain Kenneth Lincoln situe dans les années 1960-1970 : entre la publication en 1969 de *House Made of Dawn*, de Navarre Scott Momaday, et celle de *Ceremony* de Leslie Marmon Silko, en 1977, la vie littéraire américaine voit le développement de ce qu'à la suite de Kenneth Lincoln, les critiques américains appellent *the Native American Renaissance* ; en font également partie des auteurs comme James Welch, Louise Erdrich, Joy Harjo, Sherman Alexie. Militante d'origine waanyi, peuple aborigène des hautes terres au sud du golfe de Carpentarie, Alexis Wright est souvent présentée dans les médias comme un symbole de la défense des peuples autochtones contre l'État australien. Neuf ans après son premier roman, *Plains of Promise*, *Carpentaria* paraît en 2006 chez un éditeur indépendant après avoir été refusé dans toutes les grandes maisons d'édition australiennes. Son troisième roman, *The Swan Book*, est paru en 2013 et vient d'être publié en traduction française aux éditions Actes Sud.

⁴ Nous utilisons les éditions suivantes : Leslie Marmon Silko, *Ceremony* [1977], New York, Penguin Books, 1986, et Alexis Wright, *Carpentaria* [2006], London, Constable, 2009. Pour les traductions en français, nous renvoyons à *Cérémonie*, traduit de l'américain par Michel Valmary, Paris, Éditions Albin Michel, coll. « Terre indienne », 1992, et *Carpentarie*, traduit de l'anglais (Australie) par Pierre Furlan, Paris, Actes Sud, 2009.

Stigmates de la terre volée : les marges et le centre

Dès son titre, le roman d'Alexis Wright témoigne de l'importance capitale du territoire dans l'économie du roman. Situé au nord de l'île principale de l'Australie, le golfe de Carpentarie est l'élément clé des enjeux territoriaux en ce qu'il emblématise les luttes de pouvoir entre plusieurs espaces, notamment la terre et la mer, mais aussi la ville et le *bush*. C'est sur cette opposition que nous souhaitons nous arrêter dans un premier temps, le roman opérant une scission géographique très claire entre la ville coloniale de Desperance et Pricklebush, cet espace du *bush* situé aux marges urbaines et concédé aux Aborigènes.

Dès l'incipit, *Carpentaria* présente Desperance comme une création coloniale dénuée de sens : tandis que les Aborigènes natifs ont été repoussés dans l'espace naturel à la lisière de la ville, le *bush*, cet environnement hostile à la végétation éparse, le fleuve a subitement changé de cours et l'eau a déserté cette ville originellement conçue comme un port de commerce. C'est alors toute la vacuité de l'entreprise coloniale qui se trouve pointée du doigt au seuil du roman, en même temps qu'est dénoncée l'appropriation illégitime de cet espace par les colons. Avec une ironie amère, le roman montre comment s'est opérée la justification coloniale de l'existence de Desperance dès lors que la raison d'être du port disparut en même temps que l'eau du fleuve :

Aujourd'hui, le port sans eau survit mais n'a plus ou moins rien à faire. Ses citoyens discutent entre eux depuis des générations, cherchant pour quelle raison la ville devrait continuer à exister. S'ils sont restés, c'était pour protéger la côte nord d'une invasion par le Péril jaune. [...] L'invasion du Péril jaune n'ayant pas eu lieu, les gens ont bien regardé autour d'eux et ils ont trouvé une autre raison d'exister, plus actuelle [...] : il s'agissait de rapports sur l'état de la population noire. Se livrer à cette surveillance passait pour une contribution aux intérêts économiques de l'État mais aussi, incidemment, pour une façon de soutenir la bonne société dans la nation tout entière.⁵ (*Carpentaria*, p. 13-14)

Ainsi Desperance est-elle emblématique des enjeux raciaux contenus dans la lutte territoriale coloniale en ce qu'elle assure sa pérennité par une légitimation idéologique au mépris de toute humanité. Au prix d'une terrible injustice caractéristique de la colonisation australienne et américaine, les peuples natifs se voient non seulement dépossédés de leurs terres mais aussi de leur droit à vivre sur l'espace national. Cette marginalisation spatiale et socio-politique trouve une expression identique dans les deux romans, signe de l'exclusion violente et de la réification symbolique des natifs.

En effet, *Ceremony* et *Carpentaria* font le choix signifiant d'une mise en abyme de l'ostracisme dont sont victimes les populations autochtones et aborigènes : celles-ci sont non seulement reléguées dans des espaces à la périphérie des villes mais, destitution au carré, ces espaces sont également des décharges, identifiant les hommes aux ordures expulsées par les Blancs. Dans le roman d'Alexis Wright, « [ce] dépotoir humain près de la décharge municipale » est un lieu central du roman : y vivent les Aborigènes natifs « [t]ous entassés les uns sur les autres dans de misérables baraques faites de tôle, de plastique et de bouts de tissu récupérés dans la décharge »⁶ (*Carpentaria*, p. 14). De la même manière dans *Ceremony*, la

⁵ « Now the waterless port survives with more or less nothing to do. Its citizens continue to engage in a dialogue with themselves passed down generations, on why the town should continue to exist. They stayed on to safeguard the northern coastline from invasion by the Yellow Peril. [...] When the Yellow Peril did not invade, everyone had a good look around and found a more contemporary reason for existence [...] - to comment on the state of their blacks. To do so was regarded as an economic contribution to State rights, then, as an afterthought, to maintaining the decent society of the nation as a whole » (*Carpentaria*, p. 3-4).

⁶ « [this] human dumping-ground next to the town tip » ; « [a]ll chocked up, living piled up together in trash humpies made of tin, cloth, and plastic too, salvaged from the rubbish dump » (*Carpentaria*, p. 4).

décharge incarne cet espace chargé de sens, à la fois symbole de l'expulsion des peuples natifs par les colons et trace de la destruction de la terre par l'industrialisation et la pollution.

C'est bien ce paradoxe que souligne le vieil homme Betonie, homme-médecine chargé de soigner le héros Tayo, jeune homme autochtone du Nouveau-Mexique traumatisé par la Seconde Guerre mondiale. De retour dans sa réserve, Tayo est hanté par des visions de mort et plonge dans une aliénation aussi bien mentale que sociale. Pour qu'il sorte de cette vie marquée par l'alcool, la violence et l'autodestruction, les anciens de la réserve envoient Tayo visiter un *medicine man*, guérisseur physique et spirituel traditionnel. Alors que Tayo rencontre Betonie dans la ville de Gallup, il découvre combien la vie autochtone, ses coutumes et ses rites traditionnels, ne sont plus qu'une machine touristique pseudo-pittoresque destinée à enrichir « les Blancs du coin »⁷ (*Cérémonie*, p. 128). En dehors des Fêtes de Gallup où ils sont placés sur le devant de la scène, les autochtones sont confinés aux espaces péri-urbains :

[Betonie] se tourna pour montrer du doigt la décharge municipale, à l'est de l'Esplanade des Fêtes et des pistes de rodéo. « Ils nous gardent au nord de la voie ferrée, près de la rivière et de leur décharge, là où aucun d'eux ne veut vivre. » Il se mit à rire. « Ils ne comprennent pas. Nous connaissons ces collines, et nous y sommes bien. » Il y avait quelque chose de spécial dans la façon dont le vieil homme avait dit le mot « bien ». Il prenait un sens différent : ce n'était pas le bien-être que procuraient de grandes maisons, une nourriture riche ou même des rues propres, mais le bien-être né du fait d'être à l'unisson de la terre, la paix ressentie à se trouver dans ces collines.⁸ (*Cérémonie*, p. 129-130)

Si l'exclusion spatiale est évidemment dénoncée, Betonie rappelle également combien différent les visions du monde : alors que pour les colons, la ville occupe la première place autour de laquelle se construit le reste, les Navajos savent combien ces collines sont chargées de sens puisqu'elles abritent leurs premières habitations, « bien avant l'arrivée des Blancs ». Les Navajos « avaient de petites fermes au bord de la rivière. Quand les gens du chemin de fer sont arrivés et que les Blancs ont commencé à bâtir leur ville, les Navajos ont dû partir »⁹ (*Cérémonie*, p. 130). Ainsi la marge est-elle ce lieu de l'exclusion en même temps que le stigmate d'une spoliation territoriale dont les héritiers des peuples natifs subissent aujourd'hui encore les conséquences.

De la division territoriale au clivage identitaire

Au niveau romanesque, la marginalisation territoriale aboutit à un clivage entre les personnages, clivage décliné en de multiples oppositions parfois fortement stéréotypées : scission entre les pauvres et les riches, les semi-nomades miséreux et les propriétaires sédentaires, les dominés et les dominants, les victimes et les bourreaux, les peuples natifs et ceux que les romans appellent « les Blancs » afin de mieux souligner l'idéologie raciale sous-tendant l'entreprise coloniale. Évitant le dogmatisme caricatural mais soucieuses de représenter la réalité et les déséquilibres engendrés par l'oppression sociale, Leslie Marmon Silko et Alexis Wright établissent une ligne de partage entre les héros natifs des romans et leurs ennemis souvent blancs :

⁷ « *the white men there* » (*Ceremony*, p. 116).

⁸ « *[Old Betonie] turned and pointed to the city dump east of the Ceremonial grounds and rodeo chutes. "They keep us on the north side of the railroad tracks, next to the river and their dump. Where none of them want to live." He laughed. "They don't understand. We know these hills, and we are comfortable here." There was something about the way the old man said the word "comfortable". It had a different meaning - not the comfort of big houses or rich food or even clean streets, but the comfort of belonging with the land, and the peace of being with these hills* » (*Ceremony*, p. 117).

⁹ « *long before the white people ever came* » ; « *had little farms along the river. When the railroaders came and the white people began to build their own, the Navajos had to move* » (*Ceremony*, p. 118).

Tayo dans *Ceremony*, Norm Phantom, son fils Will, Elias Smith et Mozzie Fishman, entre autres, dans *Carpentaria*, sont les héritiers de cette spoliation territoriale et culturelle et le lecteur est porté à l'empathie envers ces personnages bien souvent maltraités par une existence miséreuse et asservie.

Le clivage le plus explicite concerne la mainmise territoriale ancrée dans l'Histoire de la colonisation. Celle-ci s'enracine dans la violence et la non-reconnaissance des droits des peuples natifs : en Australie par exemple, il faut attendre 1992 et l'affaire Mabo pour qu'après dix ans de procès, la Haute Cour reconnaisse

[...] l'occupation des terres par les indigènes avant l'arrivée des colons. En effet, la loi avait fait de l'Australie une « *terra nullius* », c'est-à-dire qu'elle était considérée comme inoccupée avant la colonisation européenne. Après l'affaire Mabo, la reconnaissance du droit au « Titre Autochtone » [le *Native Title*] fondée sur les traditions et lois indigènes pouvait se faire dans les cas où les indigènes avaient gardé un lien avec la terre qu'ils revendiquaient, si ce droit n'avait pas été éteint par la Couronne. La décision de la Haute Cour a été confirmée par la loi sur le Titre Autochtone, en 1993, qui elle-même a été amendée par l'affaire Wik en 1996 (les baux pastoraux peuvent annuler les droits au Titre Autochtone) et le plan en 10 points du gouvernement Howard en 1998.¹⁰

La fin des années 1990 voit la multiplication de rapports accablants des Nations-Unies sur la situation des Aborigènes, notamment sur les générations volées. Ainsi, en proclamant l'Australie « *terra nullius* » en 1770, le capitaine Cook a-t-il posé les bases d'une appropriation territoriale menant à l'exploitation puis à l'exclusion socio-politique des Aborigènes. De la même manière, au cours du XIX^e siècle, les Premières Nations subissent de plein fouet la « politique du déracinement des nations de l'Est et la transplantation des tribus dans le "Territoire indien", réserve dessinée entre le Mississippi et les Rocheuses, à l'exemple du sentier des larmes qui conduit les Cherokees jusqu'à leur réserve en 1834 »¹¹. « [A]ssimilée à une tentative d'ethnocide »¹², en raison des « déportations dans des réserves, [d]es regroupements hétérogènes, [de] la déculturation et [de] la prédominance de la langue anglaise »¹³, la colonisation américaine engendre une migration vers l'Ouest et une perte du patrimoine foncier ancestral.

Les romans mentionnent à de nombreuses reprises les titres de propriété arrachés aux peuples natifs par la force ou par la ruse et retracent l'histoire de cette spoliation de la terre :

Seule une petite partie de la montagne n'avait pas été prise : la limite de la réserve n'englobait qu'un canyon au-dessus d'Encinal et quelques kilomètres de bois sur le plateau. Le reste de la terre était devenue forêt nationale ou propriété de l'État du Nouveau-Mexique, qui par la suite l'avait vendue aux éleveurs blancs venus du Texas au tout début du siècle. Dans les années vingt et trente arrivèrent les bûcherons, qui nettoyaient complètement les canyons et taillèrent de grandes trouées sur les pentes du plateau. Les compagnies forestières engagèrent des chasseurs à plein temps qui nourrissaient des camps entiers de bûcherons en tuant dix à quinze cerfs par semaine et cinquante dindons sauvages par mois. Les bûcherons tuaient les ours et les pumas pour le plaisir. C'est à ce moment-là que le peuple laguna avait compris qu'on lui avait pris la terre, car ils ne pouvaient empêcher les Blancs de venir détruire les animaux et la terre.¹⁴ (*Cérémonie*, p. 200)

¹⁰ Vanessa Castejon, *Les Aborigènes et l'apartheid politique australien*, Paris, L'Harmattan, 2005, p. 22.

¹¹ Daniel Royot, *Les Indiens d'Amérique du Nord*, Paris, Armand Colin, 2007, p. 20.

¹² *Ibid.*, p. 11.

¹³ *Ibid.*, p. 21.

¹⁴ « *All but a small part of the mountain had been taken. The reservation boundary included only a canyon above Encinal and a few miles of timber on the plateau. The rest of the land was taken by the National Forest and by the state which later sold it to white ranchers who came from Texas in the early 1900s. In the twenties and thirties the loggers had come, and they stripped the canyons below the rim and cut great clearings on the plateau slopes. The logging companies hired full-time hunters who fed entire logging camps, taking ten or fifteen deer each week and fifty wild turkeys in one month. The loggers shot the bears and mountain lions for sport. And it was then the Laguna people understood that the land had been taken, because they couldn't stop these white people from coming to destroy the animals and the land* » (*Ceremony*, p. 185-186).

Avant *Ceremony* et *Carpentaria*, d'autres romans ont certes transcrit cette réalité historique, contribuant d'ailleurs à la faire connaître auprès du grand public par le biais d'adaptations cinématographiques américaines (nous pensons par exemple à *Danse avec les loups* de Michael Blake). Mais s'ils ne sont pas les premiers à avoir dénoncé cette spoliation, ils sont parmi les premiers romans d'écrivains issus des peuples natifs à avoir acquis à la fois une notoriété auprès du grand public et une reconnaissance critique. Avant eux, ce sont les Blancs qui écrivent l'histoire de la colonisation des autres ; avec *Ceremony* et *Carpentaria*, c'est la voix même des descendants des peuples colonisés qui se fait entendre, leur offrant ainsi une place légitime au sein de la littérature occidentale et la possibilité de se réapproprier le récit de leur propre histoire.

La colonisation engendre la destruction du monde naturel dans lequel les peuples natifs ancrèrent leur système de valeur et leur existence tout entière. C'est pourquoi dans le roman de Leslie Marmon Silko, le mode de vie des Blancs est le produit d'un vol, terme dont l'omniprésence rappelle combien « toutes ces choses des Blancs [...] tout cela avait été volé, arraché à la terre indienne »¹⁵ (*Cérémonie*, p. 220). Ainsi « [c]haque matin de leur vie, les Indiens se réveillent pour voir la terre qu'on leur a volée, qui est toujours là, à portée de la main, et le vol s'étale aux yeux de tous. Alors, le désir est violent de rétablir l'ordre des choses, de reprendre ce qui a été volé et de les empêcher de détruire ce qu'ils ont pris »¹⁶ (*Cérémonie*, p. 141). Afin de se rendre propriétaire des terres convoitées, la ruse des Blancs se substitue parfois à la violence des armes. C'est ce que rappelle *Carpentaria* à travers « la manière dont la société [d'exploitation minière] Gurfurrit jouait l'innocente en mettant en avant de braves benêts qui, avec leur air maladroit, savaient gagner le cœur et l'esprit [...] des habitants des deux communautés [aborigènes] de chaque côté de Desperance, et de plus en plus »¹⁷ (*Carpentaria*, p. 386). Les titres de propriété indigène sont ainsi soutirés au gré de « ces rencontres amicales et innocentes où les représentants de la mine affirmaient ne pas savoir ce qu'on voulait d'eux en matière de droits de propriété des indigènes »¹⁸ (*Carpentaria*, p. 386). À ce titre, dans les deux romans, la mine constitue l'un des lieux les plus emblématiques de la spoliation territoriale :

Des années auparavant, quand ils étaient venus pour la première fois voir le peuple sur les terres allouées de Cebolleta, ils n'avaient pas dit de quel genre de minerai il s'agissait. Ils étaient arrivés dans des voitures du gouvernement fédéral, et ils avaient donné cinq mille dollars à l'Association de gestion des terres pour ne pas poser de questions sur les forages d'essai qu'ils effectuaient. Les mesas de grès orange marbré et les canyons qui les séparaient étaient très secs cette année-là ; de toute façon, depuis que le gouvernement territorial du Nouveau-Mexique avait pris la moitié nord-est de ces terres, il n'y en avait plus assez pour nourrir le bétail.¹⁹ (*Cérémonie*, p. 262)

Les deux romans rappellent les conditions abusives dans lesquelles cette terre se vit réquisitionnée ou malhonnêtement rachetée, avant d'être polluée par de multiples « décombres

¹⁵ « the white things [...] all these things had been stolen, torn out of Indian land » (*Ceremony*, p. 204).

¹⁶ « Indians wake up every morning of their lives to see the land which was stolen, still there, within reach, its theft being flaunted. And the desire is strong to make things right, to take back what was stolen and to stop them from destroying what they have taken » (*Ceremony*, p. 127-128).

¹⁷ « [the way] Gurfurrit play the game of innocence with bumbling front men who broke and won the hearts and minds of more and more of [...] their [aboriginal] communities, both sides of Desperance » (*Carpentaria*, p. 375-376).

¹⁸ « those innocent friendly meetings where the mining representatives claimed not to know what was required from Native title claims » (*Carpentaria*, p. 376).

¹⁹ « When years before they had first come to the people living on the Cebolleta land grant, they had not said what kind of mineral it was. They were driving U.S. Government cars, and they paid the land-grant association five thousand dollars not to ask questions about the test holes they were drilling. The cloudy orange sandstone mesas and the canyons between them were dry that year; ever since the New Mexico territorial government took the northeast half of the grant, there had not been enough land to feed the cattle anyway » (*Ceremony*, p. 243).

contaminés » et « résidus miniers, remplis de produits chimiques »²⁰ (*Carpentaria*, p. 389), puis désertée lorsque les machines en ont pompé les minerais. Ne reste alors qu'un paysage détruit où subsistent « les clôtures de barbelé, la cabane du gardien et le trou dans la terre »²¹ (*Cérémonie*, p. 263).

La mine incarne l'avidité financière des industriels à la recherche des minerais que recèle la terre sacrée : aussi possède-t-elle un rôle symbolique en ce qu'elle viole la terre mythique des ancêtres, respectée, préservée et écoutée par les peuples natifs. C'est pourquoi les deux romans en font un lieu essentiel du dénouement. Dans *Carpentaria*, la mine, « orgueil de cet État bananier »²² (*Carpentaria*, p. 405), concentre les enjeux de pouvoir et de résistance à travers l'histoire de Will Phantom, engagé à saboter les *pipelines* pour tenter de mettre fin à cette domination industrielle source d'un véritable désastre écologique. Acmé de la tension romanesque, l'incendie final de la mine est suivi d'un cyclone dévastant Desperance, prédestinée à une issue tragique comme le suggérait déjà la proximité paronymique avec « *desperation* » et « désespérance ». La destruction de ces deux allégories du pouvoir colonial permet l'avènement d'un renouveau sur lequel se clôt le roman. De la même manière dans *Ceremony*, la mine concentre des enjeux romanesques essentiels puisqu'elle constitue le lieu où se déroule l'épiphanie de Tayo, lorsqu'il comprend que « [c'est dans] le puits de mine [...] que se parachève l'ordre de la cérémonie »²³ (*Cérémonie*, p. 265), cette réunion des sorciers malveillants à l'origine de tous les désastres du monde, dont le récit mythique nous est donné à lire. C'est précisément cette dimension mythique de la terre sacrée que les romans nous invitent à considérer.

Géographie mythique et terre sacrée

Dans *Ceremony*, Leslie Marmon Silko insère un récit mythique, celui de l'assemblée des sorciers. L'histoire se situe « [i]l y a longtemps / au commencement / [quand] il n'y avait pas de Blancs en ce monde / [quand] il n'y avait rien d'europpéen ». Un rassemblement de sorciers vient troubler la paix du monde. Tandis que les sorciers rivalisent de prouesses magiques, l'un d'eux se tient à l'écart : « [c]e sorcier se tenait debout dans l'ombre au-delà du feu / et absolument personne ne savait d'où il venait / ni de quelle tribu / ni si c'était une femme ou un homme. [...] / Il leur dit simplement de l'écouter : / "Ce que j'ai, c'est une histoire" ». La parole magique est performative et maléfique : le sorcier raconte l'arrivée des hommes blancs, la colonisation du continent américain et la mort du monde tel que les auditeurs le connaissent. Le récit montre ainsi le danger de la parole lorsqu'elle est malveillante : l'histoire est dite et « [o]n ne peut pas la rappeler » (*Cérémonie*, p. 146-151)²⁴, donnant ainsi naissance et forme à l'histoire de la colonisation. Ainsi, par le biais de ce récit mythique, le roman explique-t-il que la malveillance des Blancs est en réalité une manipulation des sorciers destructeurs dont les Blancs eux-mêmes sont victimes.

Sans évidemment justifier les actes racistes et l'ethnocide subi par les autochtones, le roman propose donc une vision du monde dépassant les clivages, un univers où

²⁰ « *contaminated rubble* » ; « *chemical-ridden tailings* » (*Carpentaria*, p. 379).

²¹ « *the barbed-wire fences, the watchman's shack, and the hole in the earth* » (*Ceremony*, p. 244).

²² « *pride of the banana state* » (*Carpentaria*, p. 395).

²³ « *the pattern of the ceremony was completed there [in the mine shaft]* » (*Ceremony*, p. 246).

²⁴ « *[a] long time ago / in the beginning / [when] there were no white people in this world / [when] there was nothing European* » ; « *[t]he witch stood in the shadows beyond the fire / and no one ever knew where this witch came from / which tribe / or if it was a woman or a man. [...] / This one just told them to listen: / "What I have is a story" » ; « *[the story] can't be called back* » (*Ceremony*, p. 132-138).*

les lignes des cultures et des mondes, tracées en noir mat sur le sable fin et clair [de la mine], convergeaient au centre de l'ultime peinture de sable de la cérémonie de la sorcellerie. À partir de là, les humains formaient à nouveau un seul clan, unis par le destin que les destructeurs avaient préparé pour eux tous, pour toutes les choses vivantes ; unis par un cercle de mort qui dévorait les gens dans des villes à vingt mille kilomètres de là, victimes qui n'avaient jamais connu ces mesas, qui n'avaient jamais vu les couleurs délicates des rochers où mijotait leur massacre.²⁵ (*Cérémonie*, p. 265)

Parce qu'elle est le lieu précis de ce maléfice ancien, la mine emblématise la manière dont la terre porte trace de l'Histoire, de ce passé étranger aux Blancs aveugles à son sens et que seuls semblent saisir les peuples natifs.

En effet, *Ceremony* et *Carpentaria* déploient tous deux des géographies mythiques dans lesquelles les espaces ouvrent la voie à une temporalité sacrée. Dans le roman d'Alexis Wright, c'est au personnage presque prophétique du vieux marin Elias Smith qu'est dévolue la connaissance parfaite des eaux du golfe, tandis que le vieux sourcier Mozzie Fishman, chef religieux, possède une connaissance intime de la terre ancrée dans son esprit : pour conduire son pèlerinage sacré, « Fishman marchait en tête avec un long bâton, sur un sentier ancien invisible à l'œil nu qui traversait les collines. Sans se poser de question, instinctivement, il suivait une carte qui était gravée dans son esprit et datait d'une époque remontant à d'innombrables générations »²⁶ (*Carpentaria*, p. 425). C'est ainsi que

[l]eur piste suivait en surface le cours d'une rivière souterraine qui avait plusieurs kilomètres de large et traversait le continent tout entier. Fishman, voyageur du grand Rêve, à la fois homme du pays et sourcier, sentait la présence de l'eau très loin au-dessous de lui et savait ainsi exactement où il allait.²⁷ (*Carpentaria*, p. 437)

Héritée d'une tradition orale notamment chantée, sa connaissance de la terre sacrée les conduit dans une grotte sépulcrale profondément enfouie « dans les profondeurs de la créature, dans le ventre du monde souterrain, dans le passé du peuple »²⁸ (*Carpentaria*, p. 429). Dans ce passage poétique et solennel, le lecteur accède en même temps que les personnages du roman à un monde souterrain existant « [depuis] des temps immémoriaux », où subsistent, préservés car inconnus des étrangers, les vestiges « du peuple à la langue morte [...] [d]epuis des siècles et des siècles »²⁹ (*Carpentaria*, p. 430). C'est précisément ce que rappelle l'incipit du roman, à travers l'histoire mythique du fleuve-serpent : « [l]a connaissance intime de ce fleuve et de cette région côtière n'est autre que la Loi aborigène transmise de génération en génération depuis le début du temps »³⁰ (*Carpentaria*, p. 12-13). Ainsi, à la profanation du sol et à la destruction du peuple par la colonisation, les romans opposent-ils la préservation de la terre sacrée et des valeurs ancestrales,

²⁵ « *the lines of cultures and worlds were drawn in flat dark lines on [the] fine light sand [of the mine], converging in the middle of witchery's final ceremonial sand painting. From that time on, human beings were one clan again, united by the fate the destroyers planned for all of them, for all living things; united by a circle of death that devoured people in cities twelve thousand miles away, victims who had never known these mesas, who had never seen the delicate colors of the rocks which boiled up their slaughter* » (*Ceremony*, p. 246).

²⁶ « *Fishman led the way with a long stick, pushing along an ancient path invisible to the naked eye, heading through the foothills. Unquestioningly, instinctively, he was following a map etched on his mind from the times of the many fathers' fathers before him* » (*Carpentaria*, p. 417).

²⁷ « *[t]he tracks they followed were the very same as an underground river several kilometres wide, travelling from one side of the continent to the other. And Fishman, traveller of the big Dreaming, countryman and water diviner all in one, sensed the presence of water far underground, and knew exactly where he was headed* » (*Carpentaria*, p. 429).

²⁸ « *into the depths of the creature of the underworld's belly, into the people's past* » (*Carpentaria*, p. 420-421).

²⁹ « *from antiquity* » ; « *of the dead-language people [...] [for m]any, many centuries* » (*Carpentaria*, p. 422).

³⁰ « *[t]he inside knowledge about this river and coastal region is the Aboriginal Law handed down through the ages since time began* » (*Carpentaria*, p. 3).

la géographie rejoignant par là-même la temporalité pour permettre l'accès à un monde mythique. En cela, il ne s'agit ni de revenir dans le passé ni de se réfugier dans l'indigénisme stérile, mais de permettre à des cultures et des peuples séculairement niés par les institutions politiques coloniales d'exister. Loin de tout idéalisme ou de tout passéisme, les romans invitent ainsi à la prise en compte et à la reconnaissance de l'altérité.

Carpentaria et *Ceremony* : le rapprochement ces deux titres illustre parfaitement l'accointance entre territoire et quête de soi, entre géographie et mythe. Les enjeux territoriaux et identitaires des peuples opprimés sont l'objet d'une actualité littéraire intense : en témoignent les romans contemporains de Sherman Alexie et de Louise Erdrich, la poésie de l'Australienne aborigène Oodgeroo Noonuccal mais aussi, dans le domaine français, la récente parution de *Tristesse de la terre* d'Éric Vuillard³¹. Mais c'est dans l'actualité politique américaine que les romans de Leslie Marmon Silko et Alexis Wright trouvent un écho tragique, à travers la manifestation lancée par les Sioux vivant dans une réserve dans le Dakota du Nord, réserve près de laquelle est prévue la construction d'un oléoduc qui, outre les conséquences écologiques, empièterait sur les terres sacrées où sont enterrés leurs ancêtres³². Au-delà des tensions précisément liées à cette affaire, ce conflit ne fait que rappeler les injustices passées dont la littérature contemporaine des *natives* se charge de maintenir la mémoire vivante.

Cécile Brochard
L'AMo, Université de Nantes
cecile.brochard@univ-nantes.fr

³¹ Éric Vuillard, *Tristesse de la terre. Une histoire de Buffalo Bill Cody*, Paris, Actes Sud, 2014.

³² Voir Stéphanie Le Bars, « Les Sioux en guerre contre un pipeline », *Le Monde*, 10 septembre 2016 [en ligne], disponible sur l'URL : http://www.lemonde.fr/m-actu/article/2016/09/10/les-sioux-en-guerre-contre-un-pipeline_4995495_4497186.html, consulté le 29 septembre 2016.